

Ou l'amour ou le Graal ! Déclarations et disqualifications amoureuses dans *L'Enchanteur* de René Barjavel

La Déclaration d'amour : beau sujet qui nous réunit ici cette année. Il nous change de ces thèmes compassés que proposent d'autres colloques engoncés dans des faux cols gourmés..

Je ne prétends pas apporter de sérieuses analyses scientifiques : veuillez me le pardonner. Mais, si la philologie a ses droits, auxquels nous restons très attachés, l'esthétique aussi doit nous ouvrir son domaine. Aussi voudrais-je vous relâcher un moment des tâches austères, pour vous « divertir », au sens pascalien, par la lecture de textes contemporains qui renouvellent heureusement la légende médiévale, et notamment de ce beau récit qu'est *L'Enchanteur*¹ de René Barjavel, — à savoir le personnage de Merlin lui-même. Car, s'il fut des remaniements de textes médiévaux jusqu'au XVIII^e siècle, il en est encore aujourd'hui, — et même des rénovations.

Je vous lirai simplement certains de ces passages sur les déclarations amoureuses, en les assortissant du moins de commentaires possible, tant ces textes, éminemment poétiques, parlent d'eux-mêmes, et bien mieux que ne le pourraient faire toutes nos savantes analyses. Tout ce que j'espère, c'est que, vous aussi, vous succombiez au charme de ces épisodes.

1 — René Barjavel, *L'Enchanteur*, Paris, Denoël, 1984, rééd. « Folio », n°1841, 1988, 478 pp.

Dans l'ensemble, Barjavel garde les traits traditionnels de la légende arthurienne. Mais ces épisodes consacrés, il les recombine autrement, et les agrmente de sa propre fantaisie.

Au centre de toutes les aventures, — même les aventures amoureuses, règne la quête du Graal. Or qu'est-ce, pour lui, que le Graal ? Barjavel lui imagine une nouvelle *préhistoire* : ce fut d'abord le vase de glaise — de la même argile que celle dont Yaweh fit Adam, — où Eve recueillit le sang qui dégouttait de la plaie que sa naissance avait ouverte au flanc d'Adam.

Depuis longtemps, ce Graal est perdu. Et Merlin a reçu pour mission de trouver d'abord, d'entraîner ensuite, le chevalier digne de conquérir ce suprême talisman. Or, seul sera capable de retrouver le Graal un chevalier capable de sauvegarder sa virginité en toutes circonstances. — Pourquoi ? Merlin d'abord n'en sait rien. Si bien que nous aussi, longtemps, nous ne savons pas pourquoi. (En fait, sans doute parce que les ateliers cisterciens qui élaborèrent la *Queste del Saint Graal* étaient composés de célibataires, qui saisirent cette occasion pour glorifier leur état, — et jusqu'à l'indiscrétion.)

Si bien que, pour mener cette quête du héros Pur et Vierge destiné à la quête du Graal, Merlin va jeter les yeux tour à tour sur plusieurs personnages siégeant à la Table ronde : sur Arthur d'abord, sur Perceval ensuite, sur Lancelot, sur Galaad...

1. Arthur

Il songe d'abord, bien sûr, à Arthur, qui n'est encore qu'un jeune homme inconnu. Mais l'inceste de celui-ci avec sa demi-sœur, la reine d'Orcanie, va décevoir ses espoirs. On sait comment l'aventure se déroule dans *Les Romans de la Table ronde*, comment le jeune et joli Arthur, hébergé chez le roi Lot d'Orcanie, s'éprit de la femme de son hôte, belle et grasse, qu'il ignorait encore être sa sœur. A la faveur d'une absence du mari, il se coula dans sa chambre et dans son lit, sans oser rien de plus. C'est la reine qui, dans un demi-sommeil l'étreignit, croyant que c'était son seigneur, — ou feignant de le croire... Ainsi fut engendré Mordret (cf. Jacques Boulenger, *Les Romans de la Table ronde*, coll. « 10/18 », t. I, B. Merlin, ch. XV, pp. 127-128).

Voici comment la même scène se déroule chez Barjavel :

La reine d'Orcanie... ne connut Arthur que lorsque... adolescent hardi [il] triompha de l'épreuve qui [le] fit roi de Logres. Elle avait été... très troublée par lui... Il avait surgi dans sa vie comme un inconnu [autre manière

d'adoucir l'inceste]. Lorsqu'elle se trouva en face du garçon superbe qu'il était devenu, elle en fut bouleversée. Il arrivait précédé par la gloire, accompagné de l'odeur des chevaux et des hommes en sueur et de cette émanation non perceptible à laquelle sont... si sensibles les femmes ayant atteint un heureux épanouissement : celle d'un homme brûlant et vierge. (p. 71)

Apparaît ici la source de l'attrait de la reine d'Orcanie pour Arthur : la fascination de l'inconnu, l'admiration de la beauté physique, l'auréole de la gloire, le parfum de la bataille, le charisme particulier qu'exerce la virginité. N'entend-on pas là comme un écho de la chanson populaire :

Il était beau, il était grand, il était fort,
Il sentait bon le sable chaud, ... mon légionnaire !

Mais comment Arthur va-t-il céder à son tour à l'attirance de sa demi-sœur ? Le voici hébergé chez elle :

La reine... pour honorer Arthur... le fit coucher dans la chambre de son époux, qui touchait la sienne. Alors qu'il l'accompagnait..., il continua à lui conter la bataille de Cahoraise... Elle l'écoutait sans mot dire, et il se rendit compte... qu'elle tremblait et devenait rouge, et... semblait attendre autre chose que des récits héroïques. Peu à peu son débit se ralentit, il cessa de faire des gestes. Ses bras pendaient le long de son corps, une grande chaleur l'envahissait, il ne savait plus du tout ce qu'il devait dire, moins encore ce qu'il devait faire. (p. 71)

En somme, la déclaration d'amour émane ici de la femme. On en discerne déjà quelques signes : son silence, son tremblement, sa rougeur. Signes tacites, certes ; mais où, si naïf soit-il, Arthur perçoit déjà d'instinct que *quelque chose* est en train de se passer. Si bien que lui aussi, par une sorte de contagion, manifeste quelque trouble : sa voix, ses gestes se paralysent ; son corps s'échauffe. — Reste à faire un pas, à passer un seuil :

Alors elle franchit la porte qui la séparait de sa propre chambre, et il fit ce qu'il n'aurait pas dû faire : il la suivit. Elle gagna son lit. Il la suivit encore. L'habitude de coucher nu facilite les rapports humains. Les mains... d'Arthur... trouvèrent des merveilles à explorer, et le firent avec délicatesse et une curiosité infinie... Ils se

réjouirent sans honte et sans crainte. Il fut d'abord maladroit et rapide, mais elle eut tôt fait de l'enseigner.

(pp. 71-72)

Ainsi sont enfreints les tabous successifs de la porte, du seuil, de la couche, du contact des nudités, comme autant d'interdits sociaux. Et cela sans qu'à aucun moment il y ait eu autre déclaration d'amour que le langage des mains, le discours du corps. Le tout pour mener à un très agréable accord, qui ne s'embarrasse pas d'inopportuns scrupules. La femme ici, non seulement aura pris l'*initiative*, mais en outre elle se sera fait *initiatrice* : c'est la femme épanouie qui instruit l'inexpert jeune homme.

L'épisode amoureux va, hélas ! disqualifier Arthur aux yeux de Merlin pour la quête du Graal. Et voici un premier candidat éliminé. *Exit Arthur*.

2. Perceval

Merlin mise alors sur Perceval. Et cette fois il semble avoir plus de chance avec le simple Gallois.

Les érudits se sont penchés très sérieusement sur la rencontre de Perceval et de Blancheflor telle que la relate le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Ils ont examiné à la loupe et ont discuté savamment, — avec une attention parfois comique, sur ce qui se passe réellement, ou ce qui se suppose, lorsque la jeune fille vient rejoindre dans son lit notre naïf héros : *le* font-ils ? ou ne *le* font-ils pas ? Les uns affirment que non ; les autres croient que oui...

Barjavel, lui, la baptise Bénie. Elle est fille d'une vieille nommée Bénigne. Et voici comment se passe l'épisode dans la version moderne :

Merlin s'adresse à la jeune fille :

— Tu l'as trouvé beau ?

— Oh oui !

— Va dormir avec lui...

— Je peux ?

— Oui...

Elle battit des mains de joie.. et disparut.

— Eh ben ! dit la vieille.

— Ne t'inquiète pas, Bénigne, dit la voix de Merlin...

Et Perceval fut réveillé par une pluie de baisers bruyants et mouillés. Elle l'embrassait comme elle embrassait la poupée que sa mère lui avait faite avec un bout de bois et un chiffon. Mais en y prenant beaucoup plus de

plaisir, tant de plaisir qu'elle étouffait de rire en l'embrassant...

— Tout le monde parle de toi dans le pays. Il paraît que tu es terrible.

Elle se mit à le chatouiller. Il craignait cela énormément. Il se tortillait, riait, criait. Il essayait de lui rendre la pareille, mais elle était plus vive que lui. (p. 188- 189)

On s'aperçoit qu'ici l'aventure amoureuse inverse le déroulement habituel. Au lieu de la déclaration initiale d'intérêt, puis quelques taquineries, puis les baisers, puis le fait de se rejoindre dans un lit, ici on a d'abord le coucher commun, puis les baisers, puis les agaceries, et enfin seulement on aura la déclaration. Car, à l'expression du prestige qu'exerce sur Bénie l'exploit guerrier, succède bientôt une autre déclaration, également verbale, celle plus affective, augurale d'amour, qu'est l'admiration réciproque de chacun devant la beauté du partenaire. Et, il est bon de le noter, c'est à peu près la seule fois dans l'ouvrage que l'attirance des sexes se traduit et se déclare par la voix.

Enfin elle se calma et lui dit :

— Moi je te trouve beau.

Il la regarda et dit :

— Tu es belle...

Elle poussa un petit cri et recula, croyant qu'il voulait recommencer leur jeu. Mais il voulait la caresser, la toucher doucement pour mieux la connaître. Elle le caressa aussi, et la chandelle s'éteignit. Bénie se blottit contre Perceval, poussa un grand soupir et dit :

— « Je suis bien... », et s'endormit aussi vite.

A l'aube, ils furent réveillés par le brame rauque des cornes de guerre. (p. 189)

Voilà de quoi rassurer Merlin et autres observateurs inquiets de la moralité de Perceval, sur la chasteté de notre héros au cours de cette nuit de sommeil commun.

Jusqu'ici, du moins... Car Perceval va rencontrer une autre tentation, plus redoutable, en la personne d'une certaine Berthée : y résistera-t-il aussi bien ? Il est arrivé dans un château où l'accueille une veuve, jeune, rose, dodue, gourmande, qui, aidée de servantes, le baigne, le vêt, le restaure fort bien.

... Perceval commençait à avoir sommeil. Son hôte... le conduisit à la chambre et le dévêtit, et, quand il se fut glissé sous les couvertures de fourrure, elle s'agenouilla près du lit et lui raconta comment était mort son mari...

entre les lèvres d'une longue bouche de glace (dans la montagne).

— Penser à cela me donne tellement froid, gémit Berthée. Touchez comme mes mains sont froides ! Et tout mon corps est pareil...

Elle lui fit toucher ses mains qui étaient glacées, et il pensa qu'il était de son devoir de les réchauffer. Pour cela, il l'attira près de lui dans le lit, et en un tournemain elle s'était dé faite de sa robe, ce qui permit à Perceval de constater que contrairement à ce qu'elle affirmait son corps était très agréablement tiède.

Quant à lui, il fut envahi par une grande chaleur. Il eut envie de chatouiller, mais une autre envie lui vint, qui l'emporta. Et tout son besoin de dormir s'enfuit.

La douillette Berthée était depuis longtemps privée de fête. Elle se cramponna au dos puissant du chevalier, et l'enveloppa de ses jambes, et gémit, et fondit, et cria. Perceval crut qu'il lui avait fait mal. Elle le rassura.

(pp. 205-206).

Faut-il souligner que, selon les mœurs prêtées à cet âge légendaire, les femmes pouvaient dévêtir les hommes sans qu'il y eût honte pour les corps. Ni pruderie ni tabou puritain ou méfiance janséniste ne sont encore passés par là. On rencontre là tout un rituel traditionnel de l'accueil.

C'est l'initiative de la femme, son astuce : la déclaration de froidure, qui amène l'aventure. Et si Perceval y répond par une courtoisie de politesse, ce sera surtout le contact des corps qui, par son éloquence muette, entraînera la suite amoureuse.

On rappelait combien les érudits avaient gravement épiqué sur la rencontre nocturne de Perceval et Blanche-flor : deviennent-ils oui ou non amants ? Barjavel tranche l'ambiguïté en dédoublant Blanche-flor : en une Bénie auprès de laquelle c'est *non*, et une Berthée avec qui c'est *oui*.

Mais, du coup, voici Perceval à son tour disqualifié pour la quête du Graal. Lui non plus n'est pas le Pur attendu ! Et voilà Merlin à nouveau déçu... Si bien que lorsque Perceval arrivera au château du Roi pêcheur, et qu'il sera admis à la cérémonie du Graal, c'est cette faute qui l'empêchera de poser les questions fatigues.

3. Lancelot

Qui alors ? Sur qui maintenant jeter son dévolu ? Sur qui, sinon sur Lancelot, le meilleur chevalier du monde ? On ne sait

que trop, hélas ! (ou heureusement ?) ce qu'il en advint dès qu'il fut donné à celui-ci de rencontrer Guenièvre ! Barjavel reste fidèle à la version canonique du *Lancelot-Graal*, non sans l'agrémenter toutefois de précisions nouvelles. Voici comment il raconte la fabuleuse rencontre :

Et elle vit Lancelot. Il se tenait debout devant elle, immobile, pétrifié, blanc comme le jour, couronné de roses, le visage encadré par des cheveux de lumière, et la regardant avec des yeux immenses qui avaient la couleur de la mer sous la lune. Il ne disait mot, il ne pouvait plus bouger, il la regardait... (p. 243)

Arthur viendra tirer Lancelot de cette sorte d'hypnose où il est comme déconnecté de tout le monde extérieur. Comment commenter ce passage sans paraître pédant ? Nulle déclaration verbale, cette fois, de la part du héros. Au contraire : la paralysie de la voix, des membres, de tout le corps. Une absence de toute réaction, la rigidité de l'extase. Avec l'aimantation réciproque de leurs regards, et à lui, et à elle, langage plus éloquent que ne le serait tout geste, tout discours. L'aveu ne viendra que plus tard. Et encore indirectement par le truchement de dame Malehaut. Et laconiquement, couvertement sous le voile du symbole. Lancelot a été blessé dans un tournoi. Et Guenièvre s'inquiète

— Oh, doux ami, êtes-vous sérieusement blessé ?

Sa voix tremblait. Lancelot, ses grands yeux clairs fixés sur elle, était incapable de répondre. La dame de Malehaut... répondit à sa place... :

— Il n'a rien de grave, au moins dans sa chair... [...]

— Qu'a voulu dire Malehaut ? demanda la reine. Etes-vous blessé ailleurs que dans votre chair ?

— Dame, je le suis, répondit Lancelot... Je le suis dans mon cœur...

Elle demanda encore, bien que connaissant la réponse :

— Doux ami, qui vous a blessé au cœur ?

— Dame, c'est vous, dit Lancelot.

— Et ils ne purent plus rien dire. Ils se regardaient... isolés du monde. (p. 292)

De nouveau donc la paralysie de la voix, pour tous deux. La déclaration muette par le simple regard, et qui, autour d'eux, abolit le reste du monde !... Reste à oser le premier contact, encore discret et timide :

Guenièvre trempa deux doigts dans l'eau du bain et les posa sur l'épaule nue de Lancelot. Il sentit les doigts brûlants, elle sentit l'épaule chaude et ferme, ils furent l'un et l'autre transpercés jusqu'au fond de leur être. (p. 293)

Comme il suffit de peu, en ce premier geste, pour émouvoir la créature jusqu'en son tréfonds ! De contacts, il y en aura d'autres, on le sait, et de moins platoniques². Mais on ne suivra pas ces amours jusqu'à leur accomplissement : imitons la sage page blanche qu'y consacre Barjavel...

De toute façon, sa propre nature amoureuse aura à son tour disqualifié Lancelot quant à la quête du Graal. Et quand il voudra l'apporter à la reine (348), quand il accèdera au château aventureux du Riche Pêcheur (358), il ne pourra ressouder l'Épée brisée (359), il échouera à toutes les épreuves (358-362). Et, lorsque défile le cortège du Graal, c'est sa porteuse Elwenn qu'il regarde ; et il tombe évanoui. Car, au lieu de cette fille du roi Pellès, c'est Guenièvre que voit son désir (361). Il ne voit plus qu'elle ; il ne voit plus le Graal (362). Et c'est cette nuit-là qu'avec Elwenn il concevra Galaad (363). A son tour, victime de sa fixation amoureuse, Lancelot « a échoué dans son approche du Graal » (364). — *Exit Lancelot...*

4. Galaad

Toutefois ce passage de Lancelot au château aventureux apporte un effet bénéfique, puisque cette illusion du désir va engendrer Galaad. Sera-t-il, lui enfin, le Pur apte à réussir la Quête ? Toutes les précautions sont prises pour y atteindre, formé qu'il est par l'Enchanteur et par la Forêt, à l'abri des faiblesses humaines.

Il triomphe de toutes les embûches du Diable, qui en invente de nouvelles. Car il a compris que « celui-là ne se laisserait pas engluier dans l'exquise douceur féminine ». Galaad découvre le castel aventureux, ressoude l'Épée brisée. Le roi Méhaigné guérit. Parfum et musique annoncent le Graal. Et, quand il en soulève le voile, celui-ci n'est plus que lumière, musique, parfum de paradis.

— Galaad a mis fin à l'Aventure, au temps des Héros.

*

2 — Peut-être faut-il attendre le film récent (1995) *Lancelot* de Jerry Zucker pour rencontrer un amour tout platonique entre Lancelot (Richard Gere) et Guenièvre (Julia Ormond), Sean Connery incarnant le roi Arthur.

Mais, en leur chambre, isolés du monde, enfermés avec eux-mêmes, douce compensation, Lancelot et Guenièvre, Merlin et Viviane s'aiment !

*

Cet *Enchanteur* nous enchante. Car ce que ne peut restituer cette réduction au squelette, ce sont les grâces charnelles du style, tout l'agrément, l'allégresse aimable qui animent ces péripiéties. C'est la plus charmante variation, à la fois la plus respectueuse de la tradition légendaire, et la plus novatrice en même temps.

Les déclarations d'amour

J'aurais aimé terminer ici : il peut paraître fat de déflorer de commentaires ces beaux textes, éminemment poétiques, comme vous le constatez.

Quel message peut nous suggérer ce récit ? D'abord, peut-être, que ceux qui ont déjà connu cette chance de rencontrer sur le chemin de leur vie le rare bonheur de trouver le grand Amour avec le partenaire prédestiné, ne doivent pas prétendre à réussir *aussi*, ici-bas sur cette terre, une aventure mystique qui excède les limites de la nature humaine. Pour *L'Enchanteur*, c'est : « *ou* le Graal *ou* l'Amour ». Il faut choisir. On ne peut jouer sur tous les tableaux à la fois, exiger trop, escompter tout, de la bienveillance du Ciel... — Tel est du moins le postulat du récit.

De ces déclarations d'amour, peut-on en outre dégager un système ? — J'en doute. Car, on l'a vu au fur et à mesure : autant d'amours, autant de modes de déclarations. Sans doute parfois, — assez rarement, — elle peut être orale : l'admiration réciproque que se déclarent Perceval et Bénie ; l'aveu laconique de Lancelot à Guenièvre : « oui... vous » (encore y avait-il fallu d'abord le truchement de Malehaut) ; l'aveu sans espoir, qu'à terme, de Merlin à Viviane.

Mais, plus souvent, la déclaration reste tacite, implicite. A la parole suppléent, avantageusement ? le regard, le toucher... Le regard de Lancelot rivé sur la reine ; le toucher à l'épaule de Guenièvre ; les baisers enfantins de Bénie ; le contact et Perceval et Berthée ; les mains d'Arthur sur sa demi-sœur.

Car les gestes souvent, les mouvements, la température des corps sont plus éloquents que ne le serait tout discours : le tremblement, la rougeur de la demi-sœur d'Arthur ; le franchisse-

ment par celui-ci du seuil interdit ; les agaceries de Bénie ; l'échauffement de Perceval près de Berthée ; l'étreinte sans équivoque de celle-ci...

Mais, à ce langage direct des gestes, peut se substituer l'absence de tout geste. Au tremblement de la reine d'Orcanie s'oppose la pétrification muette, la rigidité fascinée de Lancelot, dont la contagion affecte Guenièvre mieux que ne le ferait toute rhétorique de la voix ou du corps.

Car, plus on est amoureux, plus on est maladroit à le dire. A la vue, à l'image de l'Elue, le soupirant reste paralysé, frappé de mutisme, incapable d'émettre une déclaration acceptable. La peur d'être éconduit l'inhibe : « réticences, détours, balbutiements, silences », comme nous le disait madame Danièle James-Raoul. Peut-être, loin de l'Objet aimé pourra-t-il en écrire. En revanche, ne pourra-t-il de vive voix exprimer son attrait, eût-il même préparé ses mots.

Plus, par contre, il sera « don Juan », — c'est-à-dire moins véritablement épris, — mieux saura-t-il jouer la comédie de la séduction avec toutes les ruses de sa multiple expérience.

C'est pourquoi le véritable Amant, faute de trouver les mots qu'il faudrait, se trouve réduit à parler par les yeux, par les gestes, par le corps, — quitte souvent à rester incompris de l'objet de sa flamme, à laisser le succès couronner de plus loquaces rivaux...

Entre ces formes, si diverses de déclarations, aucun processus préétabli ne s'impose absolument. Ainsi a-t-on vu Perceval et Bénie renverser l'ordre rituel des choses. Toute cette variété de situations, Barjavel l'a explorée avec jubilation. Aussi je lui rends encore la parole quand il attribue à Merlin, le druide exclu des compétitions humaines, la déclaration *en forme* la plus explicite de l'ouvrage, lorsqu'il se déclare à Viviane :

Depuis que je t'ai vue, je sais que je ne suis plus que la moitié de moi-même. Tu es mon autre moi qui me demande et dont j'ai besoin. Je suis la terre assoiffée et la pluie qui ne tombe pas ; je suis la soif et la faim et la nourriture refusée. J'ai la double souffrance, la tienne / que je connais, en plus de la mienne. Un jour, nous ne pourrons plus les supporter, et il nous faudra choisir... Mais maintenant nous devons avoir du courage, le monde a besoin de nous. (pp. 155-156)

On ne saurait mieux terminer...

Robert BAUDRY
Universités du Katanga et d'Angers